



L'appel des steppes



©Médhy Attar

Légende :

Campement nomade dans la vallée de l'Orkhon

Accompagné de son guide Baata et de son interprète Yuka, Médhy Attar a parcouru la steppe à la rencontre des nomades mongoles et, fasciné par leur art de vivre traditionnel, il nous fait part de ses réflexions sur la rencontre de deux mondes que tout oppose...

Il y a 4000 ans, la Mongolie, en parallèle avec d'autres peuples, s'est mise à domestiquer le cheval, événement central dans l'évolution de l'humanité tant il a permis le brassage des peuples. A l'heure actuelle, cette nation est encore bâtie sur l'idéal du nomadisme pastoral dont la moitié de la population dépend. Et, fait remarquable quand on observe les tendances planétaires, l'Etat, démocratique, ne semble pas vouloir sédentariser les populations. Vu la fascination que j'éprouve pour les peuples nomades, au sens étymologique du terme (du grec *nomas*, *nomados* "qui fait paître"), la Mongolie m'est toujours apparue comme une contrée de référence.

Certaines ethnies nomades sahariennes, les Maures entre autres, m'ont éclairé quant aux questions que je me pose sur cet art de vivre. Mais comment y font face les populations asiatiques? Quels sont les différences et les points communs? Comment les hommes des steppes s'adaptent-ils à leur environnement? Quelles sont leurs relations sacrées avec la Terre?

Les réponses à ces questions, sans doute dérisoires pour les préoccupations quotidiennes occidentales, seront peut-être capables d'atténuer mon sentiment

d'impuissance devant les dérives observables de nos sociétés technologiques : saccage de la nature, religion de l'argent, dont les multinationales, les banques, les actionnaires en seraient les instances et le citoyen, à de très rares exceptions, le simple agent.

En observant les peuples restés proches de la Terre, en contribuant à les faire connaître et en maintenant dans ma propre existence cette proximité, il me semble possible d'apporter ma très maigre contribution à la seule éthique qui vaille : le respect total et absolu de chaque être humain!

Je n'ai encore jamais dormi sous un tel toit et tout comme le tipi, il représente à mes yeux un symbole fort de liberté. La *yourte* est le type d'habitat le plus représenté en Mongolie. Il fut mis au point au XII^{ème} siècle avant notre ère afin de faciliter le voyage. Les autochtones la nomment "ger", le mot "yourte" nous venant du Turc : "yurt".

A l'heure où l'accès au mètre carré habitable semble devenir un défi financier d'envergure pour bon nombre de personnes, la *yourte* donne à réfléchir. Elle nous montre à quel point il est possible d'arranger

Les illustrations des hauts des pages *Témoignage* ("relève-moustaches" aïnoues) sont extraits du livre "Un voyage chez les Aïnous-Hokkaido-1938" de Arlette et Andrée LEROI-GOURHAN, paru aux Edts. Albin Michel en 1989.



une surface minimale avec génie. Bien entendu, les nomades possèdent l'espace infini des steppes comme exutoire à la promiscuité de leur habitation. Les jeunes citadins, quant à eux, doivent se satisfaire, lorsqu'ils existent, des parcs publics...

La *yourte* est une tente circulaire d'un diamètre allant de 4 à 7 m. Elle est le nœud symbolique de la vie nomade. La hauteur sur ses bords est de 1m50. En son centre, on peut aisément s'y tenir debout. Un cerclage de bois¹, en mélèze ou en pin, sert de



©Méthy Astar

Un ovoo, demeure des esprits de la montagne

point d'appui à d'épaisses branches rectilignes constituant la charpente du toit. Ce cerclage repose sur deux piliers verticaux et délimite une sorte de fenêtre par laquelle est évacuée la fumée du foyer central, un poêle à bois en tôle légère d'où sort une courte cheminée de la même matière. La charpente, quant à elle, vient prendre appui sur un treillis de lattes formant les "murs" de l'habacle. Ce treillis est recouvert d'un feutre laineux lui-même recouvert d'une toile épaisse de couleur blanche. Certains intercalent entre ces deux couches une fine bâche de plastique afin d'assurer une étanchéité parfaite. A l'intérieur, on retrouve le plus souvent quelques petites armoires, un ou deux lits, des coffres et des malles. La porte est toujours orientée au sud (l'Univers), tandis que la partie nord est réservée aux divinités bouddhistes et chamanistes.

Note :

¹ Ce cerclage est appelé le "Toono".

Karakorum dévoile enfin ses secrets

Cette petite ville fut la capitale du pays au temps de Gengis Khan. Certains souhaitent qu'il en soit ainsi aujourd'hui. Pour deux raisons majeures : Karakorum est le centre géographique et historique de la Mongolie, et se trouve épargnée des problèmes d'eau d'Ulaan Baator et de sa pollution.

Gengis Khan est la figure emblématique de ces contrées. Son portrait, de même que son nom, apparaissent partout : sur les avions, à l'entrée des temples et des musées, sur les bouteilles de bière et

de vodka, sur les enseignes des restaurants et des boutiques... Son souvenir permet, sans doute, de rappeler au reste du monde qu'il fut une époque où l'identité mongole, encore et toujours basée sur les traditions nomades, faisait trembler d'effroi ceux qui s'y heurtaient. Ce que l'on glorifie, ce n'est pas le côté sanguinaire du héros mais plutôt sa symbolique. Les Mongols ont ainsi un droit de citer dans les affaires planétaires.

Après avoir traversé la rivière, nous arrivons à proximité du campement. Les habitants des deux *yourtes* nous scrutent d'abord avec une sorte de méfiance, de distance ou d'indifférence. J'ignore quel sentiment les anime, les expressions de leurs visages ne m'étant pas encore familières. Un homme s'approche tandis que Baata attache les deux chevaux aux montants d'un enclos. Echange verbal, regards, acquiescements, nous entrons dans une des *yourtes*.

Quelle différence avec la *yourte* aseptisée du camp de Luvsan! Ici, il est évident que les quelques mètres carrés servent à la fois de chambre, de cuisine, de salle de bain et de pièce de rangement. Le sol, un plancher léger, est recouvert d'un tapis en vinyle. Au centre de la pièce se trouve l'éternel poêle en tôle et à l'opposé de l'entrée, deux armoires séparées par une banquette. Sur le meuble de gauche, j'observe un bouddha et quelques bougeoirs. A l'ouest comme à l'est, un lit double et de part et d'autre de la porte d'entrée, des seaux et autres ustensiles.

Le poêle crépite doucement, la lumière parvient dans l'habitat à travers la porte restée ouverte et par le *toono* situé au-dessus du fourneau. L'odeur de la pièce est prononcée : mélange de terre et d'herbes mouillées. Une femme m'invite à m'asseoir sur un petit tabouret orange. Tous mes sens en éveil, je suis à l'affût des moindres détails, couleurs, parfums et sons. Tout est si neuf et l'instant, tellement crucial. La dame est rondelette, ses cheveux noirs tressés descendent en une longue queue sur un chemisier verdâtre sali par la poussière de la prairie. Elle porte un pantalon noir et des sandales en plastique bleu. S'adressant à Baata, elle lui tend un bol dans lequel elle verse, sorti d'un grand seau, ce qui me semble être du lait. Elle fait de même pour moi, non sans avoir interrogé mon compagnon.

Baata me fait signe de boire. Je sirote d'abord quelques gouttes avec beaucoup de prudence. Le goût est surêt, âcre mais pas désagréable. J'en bois alors une franche gorgée, puis une seconde pour finir par avaler le bol entier sous le regard de toute la famille à présent réunie. Mes hôtes semblent satisfaits de ma prestation et l'atmosphère commence à se détendre. Si j'en crois tous les regards qui se dirigent sans cesse vers moi, je suis au centre de la discussion.

Une fillette s'est mise à battre du lait dans une sorte de grande poche en cuir. Pour cela, elle utilise un bâton muni de quatre courtes pales trouées en leur centre.

- *Aïrak*, *aïrak*, me dit Baata en pointant du doigt la fillette et mon bol.

J'apprendrai qu'il s'agit de lait de jument fermenté, dont la production commence au début du mois de juin. Les nomades traitent les juments six à huit fois par jour et récoltent le lait dans de grands récipients. Il est alors battu régulièrement pour éviter le caillage. Ce breuvage est considéré comme un véritable élixir qui contiendrait dix-huit catégories de vitamines et pourrait guérir de nombreuses maladies telles la tuberculose et l'anémie.

Yuka, Baata et nos hôtes palabrent paisiblement en me regardant souvent. Je comprends que je suis le sujet de leur conversation. J'en ferais de même si je devais croiser au détour d'une sente ardennaise un Mongol explorant la région à cheval. Mais serait-il accueilli avec autant de chaleur? Il est clair que pour cette famille, je ne suis pas un étranger. Je suis un homme venant de loin, porteur de vie et de joie et cela me donne droit à tous les égards : *aïrak*, fromage, thé, sourires... Rempli de ce surplus d'allégresse, il me faudra la redistribuer, communiquer autour de moi la même intensité de vie.

Je suis fasciné par la grâce du vieil homme. Ses gestes sont lents, pleinement présents à leur tâche. Son regard est vif, pétillant, étincelant, et son visage buriné est comme un livre ouvert de l'histoire de la steppe. Il chante le murmure de la rivière, la course folle des nuages, l'étreinte du soleil, le pincement du froid, la rage du vent... Il révèle les disettes, les années d'opulence, les cavalcades dans la prairie, les longues transhumances... Puisse la vie me conduire à cet état de paix !

- Allons-y, me lance Baata, *il se fait déjà tard et nous devons encore monter le camp.*

Toute la famille quitte la *yourte* afin d'assister à notre départ. Par l'intermédiaire de Yuka, le patriarche s'adresse à moi :

- *"La terre, l'air, le feu et l'eau sont en nous de même que l'esprit. Au moment du grand voyage, en signe de gratitude, nous retournons à la terre. L'esprit, quant à lui, poursuit sa route et prend une autre forme dans un autre lieu et un autre temps. Ton corps porte la grandeur des éléments. Alors, quel que soit le bruit de vos cités, prends la peine de t'arrêter, de regarder, d'écouter et de ressentir le souffle de l'espace afin d'entendre cette sagesse".*

Deux mondes qui s'opposent

Les premiers kilomètres de marche me sont pénibles. Le bavardage mental est incessant : quelle moyenne devons-nous encore tenir pour atteindre Tserseleg ? Espérons que les chevaux ne s'enfuient plus. Pourvu que je puisse revenir l'année prochaine. Mes fils vont-ils bien ? Puis, à mesure que le paysage défile, l'esprit se calme, la mer houleuse devient un lac hui-

leux. Pour parvenir à cet état de paix intérieure, je me concentre sur les sensations de mes pieds et sur le mouvement de mon abdomen qui se gonfle à l'inspiration et se rétracte à l'expiration. L'air qui entre dans mes narines finit de m'apaiser. Au bout d'un temps



Maniement de l'urga, le lasso traditionnel

indéfini, mon corps ne fait plus qu'un avec la steppe, le ciel, les nuages, les collines, les oiseaux, les insectes, les fleurs, le vent... Ensuite, ressurgissent les questions, les doutes, les incertitudes et à nouveau je me recentre sur mes sensations. Parfois, néanmoins, certaines idées s'imposent comme issues d'une inspiration dont la source m'échappe.

C'est comme si une voix me parvenait d'un autre lieu, d'un autre temps pour me pousser à une réflexion, à un constat, à une démarche. *"Nous vivons sur la planète Terre. Elle nous nourrit et nous couvre. Pourtant, avec la montée de l'urbanisme, un nombre de plus en plus important d'êtres humains ne connaissent plus cette proximité avec la Terre Nourricière. Les nomades et les peuples premiers comme les Aborigènes, les Amérindiens et les Pygmées, pour ne citer qu'eux, semblent être les derniers gardiens de cette possible harmonie. Alors que le monde bouge, change, évolue, ces peuples s'accrochent à leurs traditions et à des modes de vie qui nous semblent obsolètes. Pourquoi ne gagnent-ils pas les villes comme tout le monde ? Pourquoi ne choisissent-ils pas l'ordinateur, la voiture, la maison stable et lourde, comme tout le monde ? Pourquoi ne se sédentarisent-ils pas avec la télévision comme seule lucarne ouverte sur le monde ? Pourquoi ? Parce qu'ils sont les derniers porteurs du langage de la Terre. Ils ne se tairont pas tant que la majorité des humains n'aura pas retrouvé cette unité, cette symbiose. Alors, lorsque le précaire, le déloyal, le transitoire, le mer-*

cantile ne seront plus les valeurs dominantes, lorsque la tolérance, le respect, la fraternité auront conquis le monde, ces peuples pourront évoluer car enfin la modernité leur proposera une alternative qui a du sens."

- Pour vous, après cette vie terrestre, il y en a une autre ?

Oka me regarda comme un béotien.



©Médhy Attar

Un galop digne de Gengis Khaan

- Oui, bien sûr. Ici bas, ce n'est que le début d'une route sans fin qui doit nous conduire à la fusion avec le Grand Esprit.

- Vous pensez qu'on retrouve ceux que l'on a aimés ?

- Bien sûr, d'ailleurs les chamans communiquent avec eux et nous donnent déjà de leurs nouvelles.

- Ils sont mieux qu'ici ?

- Pas toujours, ça dépend de la façon dont ils se sont préparés à ce passage. Ce premier niveau d'existence, la vie sur Terre, existe pour nous former au suivant. Si tu as su aimer alors tu seras heureux. Sinon, il faudra apprendre à le faire avec la conscience accrue de tout le temps que tu auras déjà perdu.

Je suis toujours effaré de constater à quel point les notions de continuité de la vie et de transcendance sont évidentes pour les hommes restés proches de la

Terre. Pour le Saharien, l'Africain de la brousse, le pasteur alpin ou le nomade mongol, le simple fait d'oser se poser la question est déjà une preuve d'ignorance. Pour l'homme des villes nourri d'assurances tous risques, de publicités, de bruits artificiels, de potins de stars, de nécessité de croissance sans fin, de béton froid et insipide, toute croyance dans une forme quelconque de spiritualité porte, souvent, au sourire moqueur. Mais qui dois-je croire ? Celui qui m'offre de l'eau au milieu des sables ou celui dont le chien fou me rappelle que j'approche de sa propriété ? Celui qui me tend un bol de riz après une longue marche ou celui qui me regarde, l'œil craintif, quand je passe le sac sur le dos et les chaussures boueuses ? Celui qui court avec moi dans la steppe pour rattraper mes chevaux en fuite ou celui qui accélère lorsque j'ai crevé un pneu sur une petite route de campagne ? Mais à bien y réfléchir, la croyance dans l'anéantissement total de notre conscience après cette vie est la moins contraignante qui soit. Elle autorise tous les égoïsmes, toutes les petites, toutes les barbaries. "Allons-y gaiement, de toute manière, après, il n'y a plus rien !".

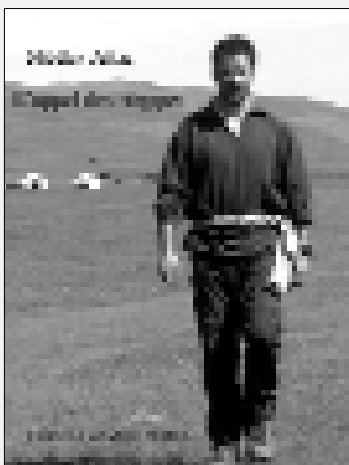
On m'avait dit que les Mongols aimaient fumer. J'avais donc emporté une pipe. Zaisan n'avait qu'une vague idée de la façon d'utiliser un tel instrument et contre toute attente, ce fut Oka qui parut la plus enchantée. Néanmoins, aidé par la traduction de Yuka, je lui tendis discrètement quelques billets.

- C'est pour acheter ce que la steppe ne vous offre pas.

Elle sourit gentiment, presque gênée.

Nous étions loin d'un rapport mercantile à l'argent. Ici, il reprenait tout son sens : la simple rétribution d'un service, une reconnaissance vis-à-vis d'un autre être humain. Cet argent ne conférerait aucun autre pouvoir à mes hôtes que celui de subvenir à des besoins de base. Leur pouvoir, leur force, leur influence ne venaient pas de ces minables petits bouts de papier mais de cette capacité d'harmonie avec la vie et le cosmos.

Médhy Attar



L'appel des steppes

Bien plus qu'un simple récit de voyage, Médhy Attar nous peint ici une fresque, une épopée aventureuse et rocambolesque vécue dans les immensités des steppes de Mongolie.

Accompagné de son guide Baata et de son interprète Yuka, il est parti à la rencontre d'un des derniers peuples dont la subsistance dépend encore du nomadisme.

Entre les courses effrénées derrière ses chevaux en fuite, l'élaboration d'un circuit de trekking, les combats avec les chiens de troupeaux, il nous fait part de ses réflexions nées d'une confrontation sans artifices avec un peuple pour qui les notions de propriété privée et de "steak sous cellophane" sont aussi incompréhensibles que le serait l'inverse pour la plupart d'entre nous.

Pour commander ce livre, voir le bon *Le marché d'ICRA* joint à ce journal